

Elsa Triolet

# La femme au diamant

Notes par M. Hirota

SANSYUSYA

La mer était un peu agitée, grise et toute parée de plumes d'autruches blanches. Mais le vent s'occupait uniquement de la mer: la plage, blanche de soleil, étalait, immobile, son sable brûlant. Le sable, docile au corps, le chauffait par en bas, tandis que le soleil le couvrait <sup>5</sup> de sa chaleur. Rester sans bouger, sans songer à l'heure, dans cette solitude grondante... Anne enlève le mouchoir qui cachait son visage. Elle ouvre les yeux, et, vite, se retourne sur le ventre: quel soleil! D'une main vague, elle cherche à côté d'elle son peignoir de bain; si elle <sup>10</sup> allait se tremper dans l'eau? Après tout, non, elle est trop bien comme elle est...

Elle ne pense à rien. C'est-à-dire à Paris, à sa fourrure qu'elle a oublié de mettre à l'abri des mites. A sa concierge. Elle commence à avoir faim, il doit être midi, <sup>15</sup> le soleil cuit de plus en plus... Elle a bien fait de déménager à l'hôtel, elle sera moins à son aise pour travailler, mais au bout de deux ans, on en a assez, des w.-c. dans la cour. Et des murs humides, du bruit de la pluie sur le toit, comme dans une grange, en été, où <sup>20</sup> l'on s'abrite surpris par l'averse. La famille, si la famille

se préoccupe encore d'elle, trouvera que ça, alors, c'est la fin de tout! Les hôtels, c'est fait pour des gens sans aveu, ce sont les lieux du crime et des trafics louches ... Au moins, à l'hôtel, elle a un oreiller...

5 Anne se sent en tête à tête avec la nature. C'est pour elle toute seule que la mer se démène et que le soleil a chauffé le sable. Anne a chaud. Ça brûle. Elle passe la main sur ses belles jambes que le soleil a rougies. Elle revoit vaguement S... qu'elle a rencontré la veille de son  
10 départ. Il disait autrefois: «Est-ce possible que je vous rencontre un jour, et que vous ne soyez plus une apparition pour moi!» Il était installé avec son Allemande à la terrasse, devant un pernod; il est bien nourri maintenant. Et cette chemise, bleu marine, avec un col compliqué,  
15 extraordinaire, comme on n'en voit que sur la rive gauche. Il n'a plus besoin de courir après vingt francs.

Décidément, elle a bien fait de quitter cet atelier. Autrefois, elle avait été séduite par une verdure inattendue, dans la cour, où l'on parvenait après un hall de  
20 maison bourgeoise, avec ascenseur et loge de concierge. Une cour profonde et étroite, avec une allée centrale, une allée comme un couloir entre les palissades et les jardinets devant des ateliers, à droite et à gauche. On dirait de la verdure de campagne, une palissade de village,  
25 en lamelles de bois, légères et pointues comme des cure-dents, tenues ensemble par du fil de fer, tout ça piquant et accrochant, vous déchirait robes et bas quand vous

passiez par les petites portes pendues de travers, qui ne voulaient jamais s'ouvrir tout à fait, grattant la terre. Dans les jardinets, il y avait de l'herbe poussiéreuse, des feuilles poussiéreuses, chaises cassées, débris de faïence, bouteilles, et les carreaux sales des ateliers. 5

Dans l'atelier, la soupente et le poêle. Quand il y avait de quoi acheter du charbon, il n'y faisait vraiment pas froid. Surtout en haut, dans la soupente où même il faisait étouffant. Anne ne déteste pas ça. Elle laisse couler le sable entre ses doigts. Comme la nuque lui 10 brûle...

Dans l'atelier, il y avait des toiles à terre, appuyées contre le mur, dos au public. On ne les touchait pas, pour ne pas déranger la poussière. Car on a beau essuyer, avec le charbon et les carreaux mal joints, la poussière 15 tombe en poudre épaisse. Le lit en fer, sans oreiller, avec cette horrible couverture bleue tirée jusqu'en haut, comme un homme qui relève le col de son veston, peut-être pour cacher l'absence de linge. La table encombrée, le chevalet, la chaise sur laquelle on n'ose pas s'asseoir. 20 L'ampoule avec le bout de papier roussi qui l'enveloppe. Et la corde qui pend du plafond, on n'a jamais su pourquoi...

Anne appuie la main sur son sein gauche, elle a un terrible battement de cœur.

Dire que, pendant deux ans, elle n'a pas eu de quoi 25 s'acheter un oreiller. Si elle pouvait rester couchée sur le sable, ne plus s'en aller d'ici. Ne pas traîner au

café pour fuir un «intérieur» tantôt trop chaud, tantôt trop froid. Ne plus vivre dans ce perpétuel courant d'air qui fait voler tout ce qu'on voudrait garder pour soi. Des gens vont et viennent, des portes battent, et on est  
5 là, assise sur une pointe d'épingle, et on n'a rien à soi, ni dans la poche, ni dans le cœur. Comment garder quelque chose, quand on vit dans une espèce de passage public? Les gens t'ont usée de leurs regards, de leurs suppositions, de leurs conversations... Et tu portes ta  
10 misère dans la rue, et tous les autres en font autant, tous ces autres, si fiers, si vantards, comme s'ils avaient un but dans leur vie, un but, un sens, comme si quelque chose se produisait, allait se produire! Et tous, ils regardent avidement la porte d'un café, avec l'espoir qu'ils  
15 vont voir entrer quelqu'un de merveilleux, de miraculeux, qui d'un seul coup transformerait leur vie impossible, leur vie gélatineuse...

Depuis un moment déjà, Anne sent le soleil se changer en lave et cette lave coule sur elle. Sa tête brûle  
20 comme le soleil lui-même. Le sable, sous elle, fond de chaleur... Elle essaye de se soulever. Ses oreilles bourdonnent, elle a des taches blanches devant les yeux dans tout ce blanc, ce chauffé à blanc autour d'elle...

C'est dans l'ombre entoillée d'une tente qu'elle reprend  
25 ses sens. L'ombre chaude est secouée par les roulements de la mer: on dirait que derrière la toile quelqu'un s'amuse à vider à intervalles réguliers d'énormes seaux d'eau.

Voilà, on vient de jeter de l'eau, et on est allé chercher un autre seau... Un bras marron foncé, avec des poils dorés, bouge au-dessus des yeux d'Anne; un linge mouillé, tiède, se pose sur son front. Son corps brûle d'une façon intolérable.

5

— Vous allez mieux? dit une voix d'homme.

Anne a envie de rendre: «Merci, je voudrais rentrer...» C'est tout ce qu'elle peut dire.

— Où? demande l'homme.

Anne a dû rester au lit pendant plusieurs jours: une 10 insolation. La fièvre, 40, des cloques sur tout le corps. Cela faisait très mal. A l'hôtel on la soignait gentiment, on avait l'habitude! La bonne, une fille dégourdie, maigre et fardée, disait: «Votre fiancé est encore venu prendre de vos nouvelles, mademoiselle. Il n'a pas voulu monter, 15 il est bien discret, bien convenable. Il a une belle voiture.» Tout ça avec des sous-entendus, le «fiancé» et «la belle voiture». Germaine était pleine de respect pour Anne, à cause de la belle voiture et à cause d'Anne elle-même. «Je n'ai jamais vu ça, disait-elle au domestique 20 de la maison, celui qui chargeait les valises dans la voiture, grattait les chemins d'une espèce de jardin devant l'hôtel, avec trois buissons coiffés par le vent de la mer, et qui aidait Germaine à faire les lits, «je n'ai jamais vu ça, elle est comme les femmes des fontaines. Et elle 25 sent bon! Vous avez déjà vu ça, une femme qui a mal

au cœur et qui sent bon ?» Mais Lucien, tout en secouant l'espadrille pleine de sable qu'il passait au blanc, était bien plus intéressé par la maigreur de Germaine. «Et alors, le type qui l'a ramenée, ça, c'est un bel homme!»  
5 Lucien, furieux, se venge sur Anne: «Moi, elle ne me dit rien, le nez en l'air, pas de sourcils, des yeux comme des trous...»

Germaine se tortille un peu: elle sait bien que ce sont autant de compliments pour elle.

10 Pour sortir la première fois, Anne choisit un moment où les habitants du petit hôtel s'en vont sur la plage. De sa fenêtre, elle regardait s'éloigner les mioches à moitié nus, chargés de tout leur matériel, pelles, seaux et petits bateaux; leurs mères par-derrrière, jambes nues,  
15 avec, au bras, de grands sacs de toile contenant les tricots et les goûters des petits.

Alors, Anne mit une robe à manches longues, des bas, un grand chapeau, et descendit l'escalier. Plus souvent qu'elle se mettra au soleil toute nue! Le temps  
20 d'oublier ses brûlures... Partout où elle a eu ces terribles cloques, la peau s'en va. Anne faisait peau neuve.

En bas, dans le petit jardin, devant la porte, il y avait un grand type, la poitrine bombée, des biceps de boxeur. Anne reconnut ces bras marron avec leurs poils  
25 d'or. L'homme plissait un peu ses yeux d'un bleu pâle. Il était pieds nus.

Si dans les films tout est dit quand les deux héros sont réunis, dans la vie le film continue.

La route, la mer, les champs, les bois... Le soleil, la faim, le paysage vu d'en haut, vu d'en bas, un paysage qui fond sur vous ou qui s'étire lentement comme <sup>5</sup> de la guimauve, des perspectives et des gros plans. Du cent à l'heure pour atteindre l'endroit où les deux parallèles se touchent, du trente à l'heure sur les pierres cahoteuses des villages avec une vieille église, un pont aussi vieux que l'église, une petite rivière sans eau, peut-<sup>10</sup> être une auberge ou deux, une place avec un monument aux morts, une épicerie, des bonbons acidulés, des espadrilles, des élastiques pour jarretières, des casseroles, des bobines et des boîtes de conserves à la devanture, des gosses à cheveux de paille, des potagers, des champs <sup>15</sup> et beaucoup de petits arbres fruitiers rhumatisants, l'odeur d'essence, les semelles qui deviennent chaudes à cause du moteur qui chauffe et qui roucoule.

Après le déjeuner, il fait trop chaud pour rouler, la voiture rentre dans la forêt, comme un tank avec des <sup>20</sup> craquements de fines branches mortes. Un petit vent à peine sensible fait danser des pièces d'or sous les feuilles, qui sont, quand on les regarde d'en bas par transparence, d'un vert si clair...

Le crépuscule, les masses sombres sur la route, qui <sup>25</sup> deviennent des charrettes chargées de foin. Les phares éclairent l'enseigne d'un hôtel, d'une auberge...



La nuit, les arbres essayent d'atteindre les fenêtres sans y parvenir. Le rideau se gonfle; la lune, le visage décomposé, jette un coup d'œil à l'intérieur. Dans le noir, derrière les arbres, sonne une horloge. La chambre  
5 d'un gris noir, comme toutes les chambres dans la nuit, ne vit que par le ciel, les arbres, les courants d'air... Rejeter les murs, comme les couvertures, se piquer aux étoiles et ne s'étonner de rien, même du bonheur.

Ceci n'arrive qu'une fois dans une vie, et n'arrive  
10 pas dans toutes les vies.

Le bruit du monde extérieur, tout ce qui n'était pas eux-mêmes, leur parvenait à la cantonade; un voile indéchirable les entourait qui leur permettait juste de voir ce qu'il fallait pour ne pas essayer de passer à travers  
15 les gens.

Quand Anne, en se réveillant, ne trouva pas Jean à côté d'elle, elle eut l'impression que le monde s'effondrait. La grande chambre vide, avec sa cuvette à fleurs roses sur une petite table à volant de coton, la porte du  
20 balcon ouverte avec un rideau pris par en haut dans la porte, le lit avec les couvertures dans tous les sens — il faisait chaud la nuit — et l'oreiller à côté, vide... Il lui a fait ça! Il s'est levé en cachette, pendant qu'elle dormait, confiante. Il se promène peut-être, tout seul, ou  
25 il prend de l'essence, ou il consulte la carte... Il a peut-

être déjà déjeuné! Il a une vie à lui, indépendante! Anne sanglote dans les draps raides et jaunes de l'auberge. Jean, de la porte du balcon, voit les épaules d'Anne secouées par les sanglots, il est horrifié, il se précipite:

— Chérie! Tu as mal? Tu es malade? Mais parle, <sup>5</sup>  
bon Dieu!...

— Tu es parti, sanglote Anne, tu as pu me faire ça, tu as profité de mon sommeil...

Comment se faire pardonner?...

— Tu dormais si bien... juste un petit tour... <sup>10</sup>

— Tu es parti en cachette, pendant que je dormais...

Jean lui cherche un mouchoir.

— Tu n'as pas pris le petit déjeuner au moins?

— Oh! non, je n'aurais pas fait ça tout de même!

On apporte le petit déjeuner, du café qui a goût de <sup>15</sup>  
n'importe quoi, sauf de café, du lait comme de la crème, un beurre parfumé de fraîcheur...

La voiture est rangée en face de l'hôtel, mais avant de partir ils s'en vont faire une promenade dans cette petite ville qui leur a paru si étrange la veille, en arri- <sup>20</sup>  
vant: elle était comme un port que la mer aurait abandonné, comme une ville d'eau dont les sources seraient tarées, comme une ville où une épidémie, ou peut-être le feu, ou une tempête aurait fait des ravages. Et ce qui reste de gens, d'édifices qui tiennent encore debout, <sup>25</sup>

continue à exister comme ça peut, sans goût, sans effort... Les maisons lépreuses, — et quand on dit ça, on ne sait plus combien c'est ressemblant, — les vitres cassées, les toits rouillés. Et quels sont ces bâtiments  
5 désaffectés? On dirait des usines vides. Anne et Jean grimpent la rue qui mène au château, Anne les bras ballants, rien dans les mains, les cheveux au vent. Elle est heureuse.

— Je suis heureuse, dit-elle, et je m'en rends compte.  
10 Tout le temps.

Là-haut, devant le château caché au fond d'un parc, derrière un mur, il y avait une grande place vide avec, au bout, une fragile fontaine où une femme puisait de l'eau. De l'autre côté de la place, en face du mur  
15 du château, quelques maisons à poutres apparentes, de belles maisons très vieilles. Plus loin que la petite fontaine, au fond, une espèce de guinguette avec des tonnelles. Toute vide, la guinguette, morte. Une petite voiture traverse la place déserte et s'arrête devant une  
20 des maisons à poutres. Un curé en descend, il a sur la tête cette calotte qu'on ne lui voit d'habitude qu'à l'église. Cela donne au curé un air d'être chez lui sur cette place, comme en pantoufles.

En suivant le mur qui entoure le parc du château,  
25 on arrive dans une rue étroite, avec des gosses sales, comme ceux des pays chauds, abandonnés sur des marches de pierre devant les maisons. Un musée dans une demeure

du XIII<sup>e</sup> siècle, splendide. En prenant l'étroit passage entre le musée et la maison voisine, sous le petit escalier de bois à moitié pourri qui mène à une porte mystérieuse du musée, on voit les ordures les plus inattendues: de vieilles chaussures, un bidet rouillé, un rouleau de corde <sup>5</sup> et des papiers gras et sales. L'étroit passage donne sur un terrain vague, derrière le musée. De tristes petites maisons, presque des cabanes. Le canari dans sa cage, pendue à une fenêtre, se surpasse en trilles. Un papier collé sur la porte lourdement verrouillée du musée, annonce <sup>10</sup> que, pour la visite, il faut s'adresser à quelqu'un dans la ville, en bas. Jean et Anne riaient avec plaisir, pour se secouer de la torpeur qui les envahissait.

Le parc du château donnait sur la place et aussi sur une ruelle étroite où se promenait une bique solitaire. La <sup>15</sup> quantité d'ordures dans cette ruelle était tout simplement surprenante. La porte cochère de ce qui était probablement autrefois les écuries, portait un écriteau annonçant qu'il y avait la fièvre aphteuse.

Plus loin, ils purent lire sur les murs des affiches qui <sup>20</sup> interdisaient d'importer ou d'exporter des animaux en raison de l'épidémie de fièvre aphteuse dans la ville. Il y avait aussi beaucoup d'inscriptions à la craie qui se ramenaient essentiellement à la même chose: *Mort aux Juifs!* <sup>25</sup>

— Cela ne m'étonne pas, dit Anne, dans un endroit aussi sale !

Jean hausse les épaules:

— Voilà qui ne me dérange pas !

— Mais, pourtant, tu es un homme bien ?

— Hum ! fait Jean.

5 Derrière le château, sur une place ouverte d'un côté  
(de telle façon qu'on se rendait brusquement compte qu'on  
se trouvait sur une hauteur), et d'où l'on avait une vue  
splendide, s'élevait une énorme construction, une espèce  
de bouquet de tours rondes, et plus loin une église avec  
10 un mur gris, aveugle, où on s'attendait à des vitraux.

Anne et Jean ne disaient plus rien, ils descendaient  
la rue qui menait à la ville basse, une rue pas balayée,  
quand un vieux type en pantalon de velours leur barra  
la route. Et il gueulait tant qu'il pouvait: «Je suis  
15 ici chez moi!»

— Mais oui, mon vieux, mais oui, disait Jean,  
conciliant.

Un homme jeune et deux femmes sur le pas de la  
porte, regardaient, sombres, sans intervenir. Peut-être par  
20 respect pour le vieux, ou alors devenait-il méchant quand  
on ne le laissait pas cuver son vin, ou étaient-ils d'accord  
avec lui?... Mais le vieux n'insista pas et laissa passer  
Anne au bras de Jean. Jean savait donner le bras,  
comme personne.

25 — Eh bien ! dit Jean, quelle ville charmante ! Allons-  
nous-en, avant que nous ayons attrapé la fièvre aphteuse,  
avant que nous nous soyons fait écharper par la popula-

## NOTES

### P. L.

- 1 1 **toute parée...** : 子音または有音の h で始まる女性形容詞の前で、強意の副詞 tout は toute(s) となることに注意。  
cf. Elle est tout aimable. Elle est toute gentille.
- 5 **par en bas** : “下のほうから”。
- 6 **Rester sans bouger...** : 動詞の不定形(原形)をつかった構文。ここでは、例えば Elle aurait voulu... (彼女は～したかったのだが)というような導入部が省略されている。
- 10~11 **si elle allait se tremper dans l'eau?** : si+半過去 は事実を反する仮定をおこなう時の条件節。この部分を疑問文にすることによって、“～してはどうだろう?” という勧誘の表現になる。なおこの文は Anne が頭の中で考えたことで、自由間接話法で表わされている。
- 13 **Elle ne pense à rien.** : “とりとめのないことを考える”。次の文は C'est à dire, elle pense à Paris... と続く。
- 18 **on en a assez...** : (en) avoir assez (de qch.) “もうたくさんだ; うんざりだ” の意。なお, en は des w.-c. をうけている。
- 2 1~2 **c'est la fin de tout** : (俗) “万事休す; 墮ちるところまで墮ちた”。
- 11~12 **apparition** : = manifestation d'un être surnaturel. ここでは “すばらしいひとの出現” の意。
- 15~16 **la rive gauche** : セーヌ川の左岸。学生街カルチエ・ラタンを含む前衛的な風俗の区域。
- 27 **...vous déchirait robes et bas** : vous は特定の “あなた” ではなく、一般化された内容でつかわれる間接目的補語。“(戸をくぐろうとすると)ひとのドレスや靴下を~”。
- 3 1~2 **qui ne voulaient jamais s'ouvrir tout à fait** : 部分否定。

“完全には～しない”。

- 25 **Dire que...** : 驚きや悔しさをこめた表現。“～だなんて”。
- 4 4～5 **on est là, assise...** : 通常の on は不特定のひとを示す主語であるが、ここでは明らかに elle の言い換えである。そのため、過去分詞 *assise* が女性形になっている(意味上的一致)。
- 8 **Les gens t'ont usée** : この *t'* (= *te*) も上記 *vous* と同じく一般化されているが、*vous* よりさらに身近な存在として捉え、しかも女性(*Anne* 自身)を示す。後置された過去分詞 *usée* が女性形であることに注意。*user* (神経を)すりへらす。
- 23 **ce chauffé à blanc** : この白くなるまで熱せられたもの → この白熱した世界。(à = jusqu'à)
- 6 2 **qu'il passait au blanc** : = *blanchir*. 彼が手入れしている(砂だらけの靴)。
- 5～6 **elle ne me dit rien** : (俗) = *je n'ai pas envie d'elle*. “あの女にはなんにも(欲望を)感じないね”。
- 18～19 **Plus souvent qu'elle se mettra au soleil toute nue!** : (俗) *plus souvent que...* “～なんてごめんだ; とんでもない”。この文も *Anne* が心に思ったことを表わしている(自由間接話法)。
- 7 5～6 **comme de la guimauve** : “淡くぼんやりと”。
- 6 **des perspectives et des gros plans** : 遠景と近景。なお *gros plan* (映画用語: 大写し)は一つの合成語。
- 6～7 **Du cent à l'heure...** : “時速100キロで”。
- 8 19 **à volant de coton** : “木綿のひだ飾りのついた”。(à = avec)
- 9 15～16 **du café qui a goût de n'importe quoi, sauf de café** : “コーヒーらしからぬ訳のわからぬ味のコーヒー”。
- 10 18 **Toute vide, la guinguette, morte.** : 主語は *la guinguette*。
- 12 2 **Voilà qui ne me dérange pas!** : “そんなことへっちゃらさ!”。cf. *Voilà qui est bien.* (= *C'est bien.*)
- 10 **aveugle** : *mur aveugle* 窓のない壁。
- 23～24 **Jean savait donner le bras, comme personne.** : “ジャン